

## SAINT-NICOLAS-DE-PORT EN LORRAINE : RELIQUES DE SAINT NICOLAS



La châsse avec les reliques de saint Nicolas



**P**eu de Russes savent qu'en France se trouve le deuxième lieu, après Bari, de vénération de saint Nicolas.

Cela tient à des raisons naturelles : nous avons toujours été coupés de l'Occident, essentiellement par un espace non-orthodoxe. La Pologne est catholique, au-delà c'est l'Allemagne protestante, puis encore des terres catholiques. Et nos rapports avec les Polonais, c'est connu, n'ont jamais été simples.

Bien sûr, les Russes ont voyagé en Occident, mais ils avaient d'autres buts. Comme, vivre en France, en Italie, ou étudier en Allemagne. Partant pour les lieux saints d'Orient ou de Terre Sainte, nos pèlerins passaient par la mer pour arriver à Jérusalem, jamais par l'Europe, ce qui explique que les lieux saints occidentaux (dont la fréquentation était vive bien avant que la Russie ne se forme sur

le plan spirituel) soient restés inconnus des chrétiens russes.

Les exemples abondent dans l'histoire où lieux saints et reliques sont restés comme oubliés, hors du champ de vision de l'Église orthodoxe. Cela a même pu durer plusieurs siècles, jusqu'à ce que le Seigneur fasse soudain tomber le voile de ses yeux, et les lui révèle.

C'est pour nous une joie et un réconfort de connaître ce lieu de vénération de saint Nicolas, le deuxième en importance et le plus célèbre en Europe de l'Ouest, dans la petite ville de Saint-Nicolas-de-Port (8 000 habitants environ), d'autant plus qu'il n'est qu'à deux heures de transport de Paris, alors qu'il faut une journée entière pour se rendre à Bari. Certes, c'est bien là le principal lieu de vénération de saint Nicolas, mais la façon dont un fragment des reliques arriva à Saint-Nicolas-de-Port, dix-quinze ans après leur translation en Italie, nous stupéfie, comme les miracles qui se produisirent alors.

Voici cette histoire.

À la fin du XI<sup>e</sup> siècle, le pieux chevalier Albert, natif de Varangéville<sup>[1]</sup>, s'en revenait d'un pèlerinage en Terre Sainte. Sa route passait par Bari, où les reliques de saint Nicolas avaient été rapportées de Myre<sup>[2]</sup> en 1087. Parmi les religieux qui demeuraient là, se trouvait un compatriote d'Albert dont le nom ne nous est pas parvenu. Voulant profiter de l'occasion, ce dernier décida de rentrer avec lui. Pendant qu'il faisait ses préparatifs, saint Nicolas lui apparut en lui enjoignant de ne pas revenir au pays natal sans un morceau des reliques. Le religieux attendit de se retrouver seul devant la châsse pour y enfoncer une baguette crochetée au bout, et en retira une partie du doigt. Puis, ayant caché son trésor, il se mit en route sans rien dire à personne de son secret. Or il arriva que le détenteur de la relique, qui avait suivi la recommandation de saint Nicolas, tomba malade en route et mourut. Mais avant, il put transmettre à Albert le morceau de doigt précieusement gardé.

Le chevalier continua son chemin solitaire. La Tradition garde en mémoire quelques-uns des miracles qui l'accompagnèrent.

Un jour qu'il s'était arrêté dans une forêt pour la nuit, la chaleur le réveilla – les flammes l'environnaient de partout, il n'eut que le temps de bondir hors du feu. Toutes ses affaires brûlèrent, cependant que le sac était resté entier, et la relique intacte.

De retour chez lui à Varangéville, un soir qu'il dînait, Albert se retrouva soudain dans l'obscurité la plus complète. Pensant que le domestique avait malencontreusement éteint la lampe, il l'appela. Mais celui-ci lui répondit que la lampe était bien toujours allumée. Il découvrit pourtant, un peu plus loin dans la maison, que la veilleuse placée devant la relique de saint Nicolas s'était éteinte. Et quand on la ralluma, Albert recouvrit la vue.

Il garda quelque temps le pieux objet chez lui, le considérant comme sa propriété. Mais un jour, une femme gravement malade eut la révélation qu'elle devait prier devant la relique en possession du chevalier. Des miracles de guérison, celui-ci et d'autres, firent affluer de nombreux malades chez lui. Albert comprit qu'il fallait placer la relique dans un lieu accessible à la vénération de tous.

[1] Varangéville, petite commune de Meurthe-et-Moselle près de Nancy (NdT).

[2] Myre, ville antique de Lycie, en Turquie actuelle (NdT).

Un monastère bénédictin avait été fondé à Varangéville au le VIII<sup>e</sup> siècle, fréquenté par de nombreux pèlerins venus s'incliner devant les reliques de saint Gorgon. C'est là qu'Albert déposa celle de saint Nicolas, mais l'abbé Henri († 1093), raisonnant selon des considérations humaines, préféra la placer dans un autre lieu, afin qu'elle ne nuise pas à la renommée de son monastère et du saint qui y était vénéré. C'est pourquoi il fit construire une chapelle dans le petit village voisin de Port (du latin



**Basilique de Saint-Nicolas-de-Port**

« portus », passage, car la Meurthe s'y rétrécissait, permettant de passer facilement à gué), et les reliques de saint Nicolas y furent déposées en 1098. Dès lors les chrétiens y affluèrent, en provenance d'Allemagne, d'Alsace et de Lorraine.

Le nombre de pèlerins crût rapidement, et une première église en l'honneur de saint Nicolas fut construite et consacrée en 1101. Il fallut ouvrir plusieurs auberges. Bernard de Clairvaux<sup>[3]</sup> y vint en 1153, devenant le premier des pèlerins renommés. L'église fut reconstruite et considérablement agrandie en 1193.

Saint Nicolas fut particulièrement vénéré comme protecteur des en-

**[3]** Bernard de Clairvaux (1090-1153), éminent théologien catholique, l'un des premiers prédicateurs de la deuxième croisade. Déclaré saint par l'Église catholique romaine en 1174.

fants, grâce au grand nombre d'actions miraculeuses dont ils furent l'objet. En mémoire et imitation de la grande bonté du saint, une touchante coutume apparut, celle d'offrir des cadeaux aux enfants le jour de sa fête (6/19 décembre), coutume qui perdura jusque dans les années 1970<sup>[4]</sup>.



icône de saint Nicolas

## ARGUMENTS SPIRITUELS

L'un des plus célèbres miracles obtenus par l'intercession de saint Nicolas, est la libération du sire Conon de Réchicourt. Parti en croisade, ce seigneur de Lorraine fut fait prisonnier dans la région de Gaza (en Palestine) et passa plusieurs années à se languir dans les fers. Il ne cessait de prier saint Nicolas, qu'il savait toujours prêt à venir en aide aux pauvres et aux malheureux. Soudain, le soir du 5 décembre 1244 – veille de sa fête –, les portes de la prison s'ouvrirent et le prisonnier se retrouva sur le parvis de l'église Saint-Nicolas-de-Port. Quelle ne fut pas la surprise des fidèles en voyant cet homme sale et enchaîné ! Depuis ce jour, les fers du seigneur de Réchicourt sont conservés dans la basilique. En signe de re-

connaissance pour cette libération miraculeuse, il laissa un capital pour que chaque année, le 5 décembre, entre 8 heures et 9 heures du soir, une procession se déroule en mémoire de l'événement.

Par la suite, saint Nicolas fit encore sortir des chrétiens de leurs prisons. En 1599, un soldat arriva à Saint-Nicolas-de-Port avec une jambe enchaînée

[4] Au XVI<sup>e</sup> siècle les protestants, qui rejetaient le culte des saints, associèrent cette coutume à la fête de Noël. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à une époque de grand déclin de la foi, naquit la figure païenne du père Noël (grand-père Givre). Il nous importe, à nous les orthodoxes, qu'aujourd'hui encore, à Saint-Nicolas-de-Port, soient préservées les reliques miraculeuses de l'un des saints les plus généreux et compatissants, saint Nicolas, archevêque de Myre, thaumaturge.

et l'autre libre, ce qui lui permettait de marcher. C'est en cet état qu'il avait été libéré d'une geôle turque à l'intercession du saint thaumaturge, et il avait tenu avant toute chose à venir remercier son libérateur.



Vénération de la relique de saint Nicolas

En 1481 René II, duc de Lorraine, commença l'édification de l'église que l'on voit actuellement, en reconnaissance à saint Nicolas pour son aide dans la délivrance de Nancy occupée par les armées de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. La nouvelle église fut consacrée en 1560.

Le petit village inconnu de Saint-Nicolas-de-Port se transforma au XVI<sup>e</sup> siècle en ville florissante, peuplée de près de dix mille habitants. Mais, catholiques, ils souffrirent de la Réforme<sup>[5]</sup> et des guerres qu'elle entraîna. Le 11 novembre 1635, durant la guerre de Trente Ans, la ville fut pillée, les habitants massacrés, l'église brûlée. Sur deux mille maisons, il n'en resta que quarante-cinq. Mais même après la reconstruction du sanctuaire, la ville ne se releva pas

des conséquences désastreuses de la tempête protestante. Le pèlerinage ne retrouva jamais plus ses dimensions d'antan.

[5] La Réforme, dans les années 1520-1530, est un vaste mouvement, complexe par son contenu social et sa composition, qui a pris la forme d'une lutte religieuse contre le catholicisme. S'il prit fin en 1555 avec la paix d'Augsbourg, il repartit de plus belle durant la guerre de Trente Ans (1618-1648), première guerre européenne entre deux grandes coalitions : le bloc des Habsbourg (Autriche et Espagne, Saint-Empire romain germanique, République des Deux Nations), et leurs opposants, qui s'appuient sur la France, la Suède, la Russie et le Danemark.

Durant la Première Guerre mondiale, la ligne de front ne passait qu'à quelques kilomètres de Saint-Nicolas-de-Port, mais l'église ne subit pas de dommages. Durant la Seconde, par contre, les bombardements du 18 juin 1940 firent de tels dégâts que sa reconstruction ne s'acheva qu'en 1950. Et le 25 juin 1950, le pape Pie XII lui conféra le statut de basilique<sup>[6]</sup>.

Durant les vingt-cinq dernières années, il ne s'est pratiquement rien fait en matière de restauration. Les pèlerinages étaient au point mort. Les autorités locales, propriétaires juridiques de la basilique, n'avaient assez de moyens pour remettre en état cet énorme ensemble et l'entretenir. La Commission supérieure des monuments historiques avait déjà une quantité de bâtiments en souffrance. La basilique se détériorait à vue d'œil.

Mais un événement survint qui allait radicalement changer son destin. Le 1er mars 1980 mourut à New York Camille Croué-Friedman, née en 1890 à Saint-Nicolas-de-Port. Partie en Amérique à l'âge de seize ans, elle y fit, comme on dit, une belle carrière. Lors d'une croisière en Méditerranée en 1932, le bateau sur lequel elle se trouvait, coula et elle fit partie du petit nombre des rescapés. Persuadée qu'elle devait son salut à sa dévotion envers saint Nicolas, elle fit don d'un vitrail à l'église et continua ensuite à envoyer de grosses sommes d'argent.

Elle revint en France pour la dernière fois en 1975 et se désola de l'état d'abandon dans lequel était la basilique. En 1976 la bienfaitrice fit un legs qui octroyait la majeure partie de sa fortune (7 millions de dollars) à l'évêché de Nancy afin de reconstruire la basilique et de lui rendre sa beauté première.

Ainsi ce lieu saint connut à la fin du XX<sup>e</sup> siècle une nouvelle page de son histoire. Depuis la chute des frontières du bloc de l'Est, le nombre d'orthodoxes s'accroît sans cesse en France, et en particulier en Alsace et en Lorraine, venus de Russie, d'Ukraine, de Serbie, de Roumanie. Pas moyen de garder le sanctuaire sous le boisseau : des orthodoxes commencèrent d'abord à y venir individuellement, puis par petits groupes de pèlerins. En 1998, le 5 décembre, en la veille de la fête du saint, une procession vit le jour qui devint régulière, annuelle. Comme pour les lieux saints de Terre Sainte, et en s'inspirant de la vénération de saint Nicolas à Bari, on instaura des offices orthodoxes à date fixe, avec hymnes acathistes, célébration de la liturgie devant les reliques de l'Élu de Dieu. Saint Nicolas continue de rassembler ses enfants de France, d'Allemagne, de Belgique, mais aussi de Russie, de Serbie, de Roumanie...

Ce nouveau lieu de vénération de saint Nicolas, auquel nous ne nous attendions pas, nous met du baume à l'âme. Aux paroles d'Alexandre Pouchkine, « Le bonheur était si proche, si possible<sup>[7]</sup> », j'ajouterai qu'en effet il est parfois bien plus près qu'on ne l'imagine, il suffit d'ouvrir les

[6] Dans la tradition catholique, sont nommés basiliques des lieux de culte de grande dimension qui abritent le corps d'un saint ou une relique insigne.

[7] Citation tirée d'*Eugène Onéguine*, 1833, mise dans la bouche de l'héroïne principale, Tatiana (NdT).

yeux. Ici, à l'étranger, dans un environnement qui n'est pas le nôtre, nous autres orthodoxes commençons parfois à nous attrister de ne pouvoir retourner en arrière, ni voir la vie se déployer plus heureusement. Et puis il y a nos enfants, nos conditions matérielles qui n'évoluent pas comme nous le souhaiterions... Et soudain, face à ces situations sans issue, des amis se présentent à nous, oui vraiment des amis, j'insiste là-dessus, nos saints chrétiens avec leurs lieux sacrés, qui sont nos aides les plus proches et les plus efficaces.

